

ESPÈCES

YING CHEN

ESPÈCES

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

L'auteur remercie le Conseil des Arts
du Canada pour son soutien.

ISBN : 978-2-02-103024-2

© Ying Chen, 2010 (Agence Goodwin, Montréal)

© Éditions du Seuil, septembre 2010,
pour la langue française (à l'exception du Canada)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

Aujourd'hui on ne me voit pas dans mon fauteuil.

On ne me trouve plus.

D'habitude, j'y restais aussi longtemps que possible, après des courses, avant que A. ne revienne du travail.

Je me figeais là comme une statue, une poupée, je m'y accrochais, tant le désintéressement de toute action, l'angoisse de rencontrer des gens, des regards surtout, mais aussi des paroles, la conscience de ma nullité et la peur de me ridiculiser davantage me paralysaient. Ce fauteuil m'était un support, un bateau, une branche ou une paille flottant dans le tourbillon du monde de A., dans cet océan de lumière, de bruits, de formes et de voix changeantes, insaisissables, et cependant les mêmes, ennuyeuses et inertes – cette contradiction, je ne saurais jamais la décrire comme il faut, jamais la comprendre, dans laquelle j'éprouve du vertige et je risque de suffoquer.

Enfin, je me suis découvert un refuge qui convient

mieux à ma nouvelle forme que je trouve plus gracieuse, plus souple, moins fragile et, pour une fois, plus volumineuse grâce à une abondance de poils gris noirs. Je suis aussi contente de ma couleur, assez neutre, pas très visible.

C'était une naissance, un pur hasard. Je n'ai rien eu à faire, pas eu l'occasion de choisir. Mais on ne choisit jamais rien. On reçoit et on assume, tout en ayant l'impression de choisir, de vouloir. Et me voilà revêtue d'une élégance discrète et pourtant nue.

Sans compter que, ayant complètement perdu la faculté du langage, désormais, non seulement je n'ai plus à me forcer à parler pour ne dire à peu près rien, pour me répéter ou citer les autres, mais encore je n'ai plus à subir la violence des argumentations des autres, plus besoin d'écouter les discours de A., d'admirer sa volubilité, de me sentir violée par sa puissance orale, de recevoir en pleine figure les paroles qu'il ne peut retenir en lui, qu'il déversait en moi à tout moment, plus librement qu'il ne pouvait faire avec sa semence. La plupart du temps, il s'agissait de son monologue et non pas d'une conversation avec moi, même quand je ne voulais rien savoir de sa journée. De son côté, il savait d'avance que je ne faisais pas grand usage de mon temps, même quand je l'écoutais à peine, en m'occupant des tâches ménagères.

– Excuse-moi, mais je vais devoir surveiller le poulet dans le four, après je devrai ranger la vaisselle et préparer la table, oui, oui, raconte... mais tu

ne voudrais pas d'abord te détendre un peu, dans le calme, avant le repas ?

Sa journée de travail terminée, son cerveau souffrait de devoir s'arrêter tout net. Parfois je m'enfuyais dans la salle de bains pour y rester longtemps, jusqu'à ce qu'il oublie la suite de ses mots, qu'il laisse tomber les réussites et les peines du jour, que sa tête entre dans la phase de repos.

Les paroles qu'il crachait en rentrant à la maison occupaient mon espace mental puisque je n'étais pas sourde, empoisonnaient le silence, et m'empêchaient de respirer.

L'avantage de ma transformation est donc évident. Je suis devenue presque muette, pas du tout audiovisuelle. L'humanité est encore supportable pour nous les chats, parce que nous ne l'écoutons plus, nous la regardons à peine. A. ne peut plus me parler, ni me reprocher de me désintéresser de lui parce que je n'aime pas les paroles, aucune parole, pas seulement les siennes.

La fenêtre de la cuisine est laissée ouverte en permanence. Je peux donc entrer et sortir quand je le veux. Je préfère garder l'habitude de sortir le jour et rentrer le soir.

Je ne me suis fait aucun ami encore de mon espèce. Ils me chassent tous la plupart du temps.

Les hommes et les femmes en revanche me traitent mieux maintenant. La patronne de la pâtisserie d'en face, par exemple, s'est déjà courbée plusieurs fois

durant la journée pour me caresser, mais je m'en suis éloignée pour la punir. Je n'ai pas oublié sa froideur et ses doutes envers moi lorsque j'étais la femme de A., lorsque j'étais moins « mignonne » que maintenant. Elle m'a même tendu une petite assiette avec un morceau de jambon que j'ai renversée d'un coup de patte en m'écartant. Je préfère courir trois rues plus loin où se trouve la poissonnerie. Là-bas on trouve toujours quelque chose de mangeable.

Après avoir contemplé ma nouvelle apparence devant le miroir, avec, je dois dire, un peu d'étonnement et aussi de fierté, je me mets sous la commode du vestibule, dans laquelle sont encore rangés mes manteaux d'hiver.

Hier, quand j'ai quitté la maison, j'y ai laissé mes habits qui étaient ma seule fortune. Plus importants que moi-même, me représentant et me remplaçant, les habits déterminaient l'aspect de mon corps en trichant, en étaient devenus l'extension, attiraient l'attention bien plus que moi, que mon corps, que mes paroles. Ils affectaient mes humeurs, me donnaient honte ou satisfaction, exerçant donc une influence sur mes rapports avec le monde, inventant ainsi ma nature qu'autrement je ne connais pas.

J'existe quand je m'habille.

C'est ce que, au téléphone, A. expliquera aux gens.

– Sans manteau et sans chaussures, ajoutera-t-il, la gorge serrée, je suppose.

Ce meuble est posé près de la porte du salon,

dans le corridor reliant toutes les pièces au rez-de-chaussée. En étirant prudemment le cou et en écrasant à plat mon menton sur le plancher, entre mes pattes tout à fait propres que je nettoie soigneusement avec ma langue, je peux ainsi observer les mouvements dans la maison entière. Je peux même voir, à travers des barreaux de l'escalier, les portes des chambres d'en haut.

A. rentre du travail avec, comme d'habitude, des paquets carrés et épais, remplis de documents à digérer pendant et après son repas, documents imprimés exprès pour qu'il puisse les traîner jusqu'au chevet comme des maîtresses successives.

Il s'arrête juste devant moi, pour poser son manteau et son chapeau, en jetant un coup d'œil dans le miroir, mesurant ainsi le degré de l'usure que la journée a pu exercer sur son visage, sur son corps entier, du dedans au dehors.

Ses talons me paraissent gigantesques. Pour la première fois je suis impressionnée par la taille de mon mari, devant ce corps qui, du jour au lendemain, me semble devenir démesurément grand.

En reconnaissant du fond du cœur sa supériorité et sa force en tant que mâle et humain, grâce à la loi de la relativité, j'éprouve une indicible satisfaction de ma petitesse plus concrète qu'avant, de ma vulnérabilité authentique et visible, de ma modestie sincère et innée, de mon évidente infériorité à l'échelle de

l'évolution des espèces, à laquelle fait maintenant place ma féminité d'autrefois, cette douceur feinte et démodée, cette chose compliquée, de moins en moins saisissable pour un homme et aussi pour une femme, de moins en moins possible, cette imbécillité à la fois contestée et recherchée, à la fois rejetée et regrettée. Je me félicite de ma renaissance un peu décadente si on veut le croire, apparemment peu promiseuse, mais qui m'assurera, telle une récompense naturelle, j'en suis persuadée par l'expérience de mes autres vies, une capacité d'idolâtrer, un pouvoir de séduire, une possibilité de rendre A. plus viril, plus à son aise, plus amoureux, en le laissant triompher sur moi.

Pendant quelques instants A. s'immobilise, comme plongé brièvement dans une réflexion. Je devine son regard tourné vers le fauteuil vide où je restais habituellement du matin au soir, le seul espace réel où je me tenais sans crainte.

Les derniers mois de notre vie de couple étaient très difficiles. Tous les jours en rentrant, A. me voyait de dos seulement, assise sur le fauteuil. Je ne me levais plus pour l'accueillir, pour demander « Comment était la journée ? » sans attendre de réponse. Je n'avais plus la force de faire cela, de m'en tenir au rituel, à la formalité.

Depuis le départ de l'enfant dont A. ne veut plus entendre parler, la secrétaire a laissé plusieurs messages sur notre répondeur, tous concernant le

travail bien entendu, nécessitant les rappels immédiats de A.

Il se passe des choses dans cette maison comme dans les autres, me suis-je dit, c'est bien, c'est normal, mais je n'arrive pas à les relier les unes aux autres ni à les fixer sur un même plan, dans une même durée, dans une même vie.

La silhouette de l'enfant flottait devant moi et la voix de l'inconnue, que A. probablement voit quotidiennement au travail, résonnait à mes oreilles, de façon à la fois précise et lointaine, comme rencontrées dans une œuvre, dans un rêve. La silhouette de l'enfant et la voix de la femme, avec l'image de A. allant au travail avec son cartable sous le bras, se présentaient à moi avec le rythme des vagues parfois violentes d'autres fois presque inexistantes, m'endormaient.

Alors, A. se tenait là un moment avant de monter déposer ses paquets et se changer. Nous n'avions plus rien à nous dire. Nous nous regardions. C'était plutôt lui qui me regardait, m'examinait, pendant que j'avais le dos tourné.

– Comment tu te sens aujourd'hui ?

Une question de routine pour une patiente.

– Bien. Et toi ?

Il me quittait sans répondre.

En ce moment ce fauteuil inhabité doit ressembler à une carcasse sombre et osseuse à l'heure du coucher. Devant mes yeux, les jambes de A. s'inclinent

légèrement. J'imagine son visage assombri par une inquiétude qu'il a pu à peine refouler dans le fond de son ventre durant le jour mais qui lui remonte dès qu'il rentre chez lui.

Depuis longtemps déjà A. ne savait que dire ni que faire de ma présence dans le salon et dans cette maison. Il ressentait une lassitude semblable à celle qu'il avait envers certains de nos meubles. Ils étaient devenus encombrants, après que ses parents, de moins en moins autonomes, voulant simplifier la vie et étant prêts à entrer dans une résidence médicalisée, lui avaient légué les leurs. Les nôtres sont encore là, intacts, et s'intègrent même merveilleusement bien aux nouveaux arrivants, mais A. préfère ceux de ses parents au goût vieillot, qui portent le souvenir de son enfance, de sa vie sans moi.

Cependant, après plus d'une décennie de vie en famille, nous nous sommes habitués l'un à l'autre comme nous le sommes aux meubles, au point que l'absence de l'un peut tout de même surprendre l'autre et lui causer de l'angoisse.

Depuis notre mariage, il a eu beaucoup de cheveux blancs. Je le sens arriver à un âge ambigu, emporté vers un temps assez ancien, précisément lorsque, toujours à distance, il se met à contempler ce fauteuil.

A. le trouve douteux, ce fauteuil, il ose rarement le toucher. Il a sans doute l'impression que ce meuble le domine, qu'il est plus permanent que lui. Il l'imagine dehors, en plein air, comme dans un tableau, au soleil,

seul, et son ombre silencieuse dans le sol poussiéreux émet un message qui le dépasse, vibre d'une vie future que lui ne possédera pas.

Il est fort possible que les squelettes et les crânes qu'il accumule, ce peuple mort et en débris auquel je crois appartenir et dont A. s'entoure, qu'il manipule avec ses mains et ses pensées et qu'il met partout, aux endroits de son travail et aussi dans cette maison, cette masse sans identité bien claire, aux origines perdues, mais méthodiquement étiquetée, vitrée parfois dans son laboratoire, exposée sur sa bibliothèque, ou enfouie sous la table, dans les tiroirs, puisse exercer sur lui une influence.

Peut-être les fantômes des autres temps, afin de renaître, sont-ils en train de lui sucer la cervelle, de lui voler sa vie, de se nourrir de son énergie d'homme mûr, d'abuser son désir d'éternité et sa peur de mourir.

N'est-ce pas que la renaissance des morts se fait au prix des vivants, de la jeunesse, de la force nouvelle, de la vraie relève? Le retour des défunts coïncide avec la fin du monde, ou du moins la fin d'une époque.

Or voici le souhait de A. : une continuation, une mémoire, une tradition, un sens, une logique. Il conçoit la vie comme une chronologie, une suite.

Il sait bien qu'il a peu à faire pour la génération prochaine. Il n'aime pas la vie naissante, la force vitale ignorant ce qui est derrière elle, représentée par exemple par ses jeunes étudiants. Il plonge dans sa collection et ne peut plus s'en sortir.

Je fais moi aussi partie de sa collection. Je le poursuis, ne le quitterai plus.

Je le hante même quand je quitte mon corps, quand je ne suis pas là, quand je renonce à ma citoyenneté du monde, quand je démissionne de mon poste d'épouse, même en restant humblement accroupie sous une commode, dans ma nouvelle forme. Il se peut qu'il y ait non seulement une interaction entre les objets et les êtres, entre A. et le fauteuil, mais aussi une interaction entre les existences de tout ordre, entre les espèces, entre A. et moi.

Comme découragé soudain, ou réveillé en sursaut, il laisse tomber par terre son cartable en cuir noir et ses paquets, de façon à former entre lui et moi une montagne de feuilles tel un obstacle insurmontable, à créer autour de moi une barrière triste limitant gravement mon champ de vision.

Il laisse le désordre et s'en va directement vers la cuisine. Il ressent un besoin urgent de se nourrir, de se fortifier, pour ne pas tomber.

Je l'entends claquer la porte du frigo. Il n'y a pas grand-chose dedans. Quelques jours avant de disparaître, j'ai même cessé de faire des courses.

A. est très mécontent de ce comportement irresponsable de ma part. Mon départ lui semble maintenant prémédité. Une fuite. Une trahison.

Il se rappelle alors comment nous avons perdu notre garçon.

Ils se ressemblent, la femme et l'enfant, se dirait-il.

Là-dessus son esprit se tient un moment, perplexe

et inquiet. Peut-être la mère est-elle bien la mère, et le fils est-il bien le fils, pense-t-il.

Mais il n'y voit plus d'importance. Tout cela a été une comédie. Alors il n'y songe plus.

Il veut que son repas soit prêt en quelques minutes, aussi vite que si j'étais encore là à cuisiner pour lui et que je n'avais qu'à réchauffer les plats et à mettre la table quand il rentre, comme du temps de notre vie commune, du temps de ce qu'il appelle « une comédie ».

Il se nourrit mal quand il est seul. Il se fait un sandwich, le même qu'à midi. Ensuite, je le sais, les verres et les assiettes s'entrechoquent. Le bruit est inévitable.

Il me réveillait souvent ainsi de mes longues siestes. C'était un reproche muet mais bruyant envers un élève distrait, une esclave paresseuse.

Aujourd'hui ce bruit me semble atteindre une ampleur inouïe, son retentissement cause dans mes oreilles, devenues sans doute dix fois plus sensibles qu'auparavant, une tension au-delà du soutenable, à tel point que les humeurs de A. désormais passent à mes yeux pour des tonnerres de dieux, auxquels je ne sais si je dois me soumettre en me collant au sol ou m'enfuir.

Seule la fenêtre de la cuisine est entrouverte.

Je tente un petit bond vers la cuisine, mais je trébuche sur un cahier.

Il m'est impossible de sortir par la fenêtre sans que A. m'aperçoive.

Et brusquement, A. se tourne vers le corridor. Il a entendu quelque chose, senti une présence.

Je suis bien obligée de reculer sous la commode, mes poils se hérissent et mon dos se cabre malgré moi, mon ventre se plaque sur le plancher froid, j'ai terriblement peur d'être vue et reconnue, mais en même temps excitée à l'idée d'apparaître devant lui sous ma nouvelle forme et de le dérouter. La clandestinité ne peut durer longtemps. Il me faudra bien le rencontrer tôt ou tard.

Il éteint la lampe du bureau vers minuit. Dans la soirée il a décroché le téléphone une fois, et il a vite raccroché sans dire un mot, peut-être sans même composer un numéro complet.

Je n'ai pas de parents ni d'amis proches dans cette ville, chez qui je pourrais et voudrais me rendre et auprès desquels il pourrait se renseigner. En réfléchissant bien, A. comprend bien que je ne le quitterai pas comme cela. Je ne peux m'enfuir nulle part. Notre enfant ne savait pas qu'il mettait sa vie en danger en quittant la maison. Bonne ou mauvaise, avec ou sans amour, une maison est une maison. Et je suis assez intelligente pour ne pas commettre la même bêtise. Sans profession et sans origines, j'ai à peu près le même statut qu'un enfant. A. sait aussi que bien des choses de ce monde me sont égales, que je ne veux rien entreprendre dans cette vie, je ne cherche pas à l'améliorer. Les combats m'effraient. Les conflits aussi. Je n'ai pas de muscles, pas assez de sang, et je suis bien consciente de ma constitution, de mes limites, de ma

condition. Il me faudrait me contenter d'une petite vie, d'une vie minuscule, invisible, inestimable, sans luxe ni prestige bien entendu, une vie de presque rien. Il faudrait que je vive de l'air seulement, comme le font des fantômes.

Lorsque A. se met à considérer tout cela tranquillement, sans colère, sans ressentiment, dans la nuit qui suit ma disparition, où pour la première fois depuis notre mariage je suis absente, la situation commence à sérieusement l'inquiéter. Mais il pense sans doute qu'il est encore trop tôt pour motiver la police et faire face à des intrusions humiliantes d'une tierce partie brutale et inculte dans son foyer, dans son intimité.

Il descend vérifier les feux dans la cuisine, il entre même jeter un coup d'œil dans la chambre d'enfant depuis longtemps inhabitée, délaissée et évitée, puis il remonte à l'étage.

Je le suis.

Un croissant de lune est apparu.

Je suis une ombre filante dans l'escalier menant à notre univers intime. A. semble sentir quelque chose dans l'escalier, regarde derrière lui mais ne voit rien.

Il va au lit en se couvrant presque totalement, et en laissant la porte ouverte. Comme s'il m'espérait.

Ou bien il doit avoir peur. Non seulement il commence à envisager le type d'ennuis qui l'attendent, qu'il a déjà subis lors du départ de l'enfant, rendus d'autant plus graves par cet antécédent, par cette